

culture - culture

Un roman de Vladimir Jabotinsky

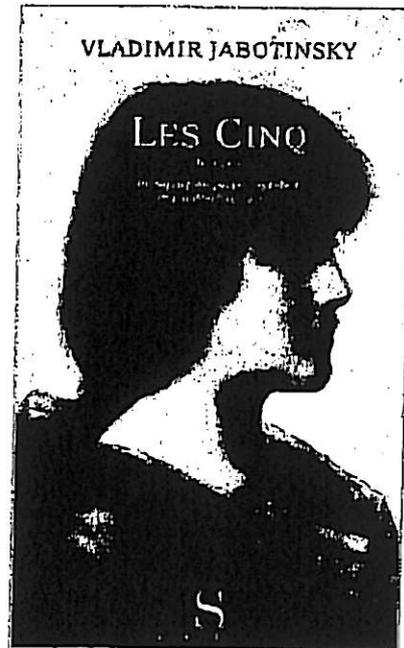
Si l'on vous dit Jabotinsky, vous pensez à l'homme qui, dès 1903, à la suite du pogrom de Kichinev, fait le choix du sionisme et, partout dans le monde, s'acharne à promouvoir la cause d'un État juif. Né en 1880 à Odessa sur la mer Noire, Vladimir Jabotinsky a laissé un héritage intellectuel important. On ignore parfois que la vocation première de ce journaliste, de cet homme politique, fut la littérature. Il écrivait dans une langue russe très spécifique, mêlée à l'ukrainien, au yiddish, à l'hébreu et même au grec. C'était l'expression d'une fusion de com-

munautés attachées à leur diversité, en un *melting pot* extraordinaire qui a nom Odessa.

LA PHOTOCOPIE

Le roman de Jabotinsky *Les Cinq* a été publié en feuilleton pour la première fois en 1934 à Paris, en russe, dans la revue *Rassviet*. Il retrace la vie d'une famille juive aisée d'Odessa, dont les cinq enfants incarnent le destin de toute la jeunesse juive de l'époque. L'aînée, Maroussia, mystérieuse et d'un charme ensorcelant, est la victime de ses propres passions. Elle-même se décrit comme une extravagante qui sème le trouble. « *Je vis, je ris, dit-elle, je ne suis pas profonde, je ne suis pas un poison pour toute la vie; je suis un verre de vin coupé d'eau.* » On en boit une gorgée, on se distrait et on oublie. Quand elle se confie à son ami Aliocha, elle lui dit : « *Je ne suis pas avare de caresses, elles sont des bagatelles comme une bonne parole, un sourire, une friandise. Mais si j'avais réellement du talent, un don unique, singulier, supérieur, alors j'en serais avare. Sans doute ne chanterais-je pas pour un visiteur; je ne me produirais pas en concert, je ne livrerais pas aux gens mon secret, je me cacherais de toute lumière dans un coin obscur et j'attendrais la fête, j'attendrais le maître d'esclaves à moi destiné par Dieu dont il est question dans les romans.* »

Le premier frère, Marco, est un authentique spiritualiste; il sera trahi par son altruisme démesuré. Serioja brade ses talents dans des affaires médiocres et douteuses. La belle Lika se lance tête baissée dans la révolution et dans les acti-



vités du parti. Enfin, Torik renie pour des raisons pratiques la foi de ses ancêtres et se coupe de son milieu d'origine. La biographie de ces personnalités singulières s'inscrit dans la réalité historique de l'empire russe du début du XX^e siècle. Les pogroms, les crises et les quêtes spirituelles de l'intelligentsia accompagnent la fin d'un monde.

Le roman commence par une représentation théâtrale, à l'instant où Odessa assiste à la fameuse mutinerie du cuirassé *Potemkine*. Dans une fantasmagorie à la fois féérique et tragique, Jabotinsky nous montre une apocalypse qui semble être un feu d'artifice. En fait, c'est le processus de russification des Juifs qui est central pour lui. L'univers patriarcal et intellectuel qui était celui de Jabotinsky enfant est en train de s'effondrer.

Pourtant, comme le dit Luba Jungenson dans une excellente préface : « *Nous sommes loin de la poésie décadentiste, de l'esthétique "fin de siècle", et la nostal-*

La dégradation tragique et mortelle de la famille Milgrom ne peut avoir pour issue que la mort, la dissolution dans une Russie qui est en train de se perdre, ou la renaissance en Palestine. Ici, le romancier Jabotinsky rejoint l'homme politique.

culture

Livres

gie de l'auteur est d'inspiration solaire et réaliste. » Jabotinsky lui-même écrit : « Les périodes de décadence sont parfois les plus fascinantes, qui sait, non seulement fascinantes mais peut-être aussi sublimes à leur manière. (...) Il faut passer par le déclin pour parvenir à la régénérescence. Donc la décadence c'est un peu comme le brouillard qui entoure la naissance du soleil. » Et la naissance du soleil, pour Jabotinsky, c'est évidemment la naissance d'une nation pour les Juifs.

NOSTALGIE

La dégradation tragique et mortelle de la famille Milgrom ne peut avoir d'autre issue que la mort, la dissolution dans une Russie qui est en train de se perdre, ou la renaissance en Palestine. Ici, le roman-

cier Jabotinsky rejoint l'homme politique. Marqué par le nationalisme romantique qui brûle l'Europe, Jabotinsky ne renie pas la culture européenne. Selon lui, Luba Jurgenson y insiste. « C'est pour rester européens que les Juifs devaient quitter l'Europe. La nouvelle culture nationale qu'ils allaient créer en terre d'Israël ne pouvait se construire qu'en référence à l'esprit européen. Mais cette transplantation devait se faire au prix du renoncement à l'Europe géographique, à ces territoires d'accueil dont l'apparente douceur de vivre se révéla meurtrière au cours du XX^e siècle. »

Et Jabotinsky de finir son livre dans la nostalgie : « Je ne reverrai sans doute jamais Odessa. Dimanche, je l'aime. La Russie me laissait indifférent dans ma jeunesse;

je m'en souviens, je sautais de joie quand je partais pour l'étranger, et j'en revenais à contrecoeur. Mais Odessa, c'est autre chose : dès que j'en approche, je jubile. » Odessa est comme une carcasse : l'allure de la lune, le clapotis des vagues, le bruissement des branches, le parfum des fleurs ou la musique. Pourtant, en 1934, ses mains tremblent.

Chacun des cinq enfants de la famille Milgrom est une « fleur de décadence », le symbole d'une génération juive qui a voulu être comme tous les autres peuples et qui n'a pu y réussir du fait de l'antisémitisme ou d'un processus d'intégration poussé jusqu'au terme de la conversion. ● ANTOINE SPIRE

Vladimir Jabotinsky, *Les Cinq*, Éditions des Syrtes, 300 pages, 23 euros.

Quand deux femmes s'écrivent

À l'époque des mails et des SMS, la correspondance semble une chose anachronique, en voie de disparition. C'est pourtant la forme épistolaire qu'a choisie Elisabeth Brami.

Je vous écris comme je vous aime est le récit d'une passion ravagée entre deux femmes que rien ne prédisposait à se rencontrer. Gabrielle, à quatre-vingts ans, vit seule sur une île lointaine et partage son temps entre l'administration de la plantation qu'elle possède et la mise en ordre d'une vie qui s'achemine doucement vers sa fin. Un soir, elle fait la connaissance d'Émilie, de trente ans sa cadette, qu'elle hébergera pour une seule nuit à la demande de son fils. Elles ne se re-

verront plus mais, sur l'initiative d'Émilie, commence une correspondance passionnée qui ne s'interrompt qu'avec la mort prématurée d'Émilie.

De celle-ci on sait peu de choses, sinon qu'elle a une famille, des enfants, et qu'elle habite aux antipodes, dans une ville qui pourrait être Paris.

D'un côté, une femme qui se livre d'emblée, n'hésitant pas à

déclarer son amour pour l'aînée, au risque de se voir repoussée. Face à elle, une femme qui a, depuis longtemps, choisi le parti de la raison, et semble s'être retirée du monde des sentiments pour affronter plus sereinement ce qu'elle sait être son dernier parcours. Aux

excès d'Émilie, Gabrielle répond d'abord avec méfiance, surprise par la passion dont elle est l'objet et qui vient bouleverser l'ordonnement minutieux d'une vie qu'elle n'envisage plus qu'au passé.

L'auteur décrit avec finesse la confusion des sentiments qui envahit les deux femmes, les mouvements affectifs qui les agitent, les différences aussi. Beaux portraits de femmes, d'où émerge sans conteste Gabrielle, mise en valcur par son interlocutrice, sublimée par une passion dont elle ne se croyait plus capable.

L'écriture classique du livre rappelle les grands moments des correspondances célèbres, jusqu'au dénouement tragique qui laisse Gabrielle en proie au manque et à l'absence dont elle croyait s'être définitivement protégée. ● R.W.

Élisabeth Brami, *Je vous écris comme je vous aime*, Calmann-Lévy, 209 pages, 14 euros.

